



L'être
le plus extraordinaire
que j'aie connu
Ma mère, Maria Montessori

PAR MARIO MONTESSORI

J'ÉTAI encore un petit gar on quand, un matin à Rome, je fus éveillé par de s cous: es my térieu es qui ébranlaient mon lit et par un grondement sourd. peine avais-je ouvert les yeux que ma mère entrait, calme et souriante, et s'asseyait au bord de mon lit.

— Mario, dit-elle, tu vois le lustre du plafond qui se balance ?

L'une des meilleures pédagogues que l'on ait connues est à l'origine de bien des méthodes actuelles. En chaque enfant cette femme au grand cœur voyait une personnalité particulière et irremplaçable

Si je le voyais !

— Tu sens le sol qui tremble ?

Je hochai la tête affirmativement.

Ma mère écarta les bras ; elle semblait m'inviter à participer à une merveilleuse surprise.

— Eh bien ! Mario, c'est un tremblement de terre.

Pour Maria Montessori, même un tremblement de terre était une occasion d'ouvrir l'esprit d'un enfant. Elle était convaincue que Dieu a doté l'être humain du désir et du pouvoir de développer sa personnalité. En découvrant une manière de libérer ce pouvoir latent, elle a révélé au monde une conception nouvelle de l'éducation et une méthode qui permet à l'individu de se connaître et de se réaliser dans la joie.

On est vraiment stupéfait, quand on embrasse rétrospectivement l'ensemble de sa carrière, qu'elle ait pu, en l'espace d'une vie, accomplir tant de choses : sur le plan scientifique, d'abord, en tant qu'anthropologue et première femme médecin d'Italie, et ensuite sur le plan de la pédagogie, en tant qu'éniaie fondatrice du mouvement mondial de formation préscolaire qui porte son nom. Ma plus grande fierté est d'avoir été associé à ses travaux. Un jour, étant enfant, je me trouvai séparé d'elle dans une foule ; quand je la retrouvai, je déclarai, tout fier :

— Tu peux aller où tu voudras, je trouverai toujours moyen de te suivre.

J'ai presque réussi à faire de ce propos une réalité. Pendant 40 ans, en qualité de secrétaire d'abord, puis de jeune confrère, j'ai vécu dans tous les déplacements sur la moitié de la planète, en tous les lieux où l'appelaient sa mission.

Contrairement à la plupart des femmes austères qui, à l'orée du siècle, embrassaient une profession libérale, ma mère s'habillait avec élégance et avait beaucoup de charme. Elle aimait la bonne chère, la bonne société, les conversations intéressantes. Ses yeux bruns, au regard ardent, qui savaient briller de joie, savaient aussi observer avec précision :

— Tout l'art de vivre, disait-elle, consiste à se soumettre au réel.

Extrêmement objective, elle regardait le monde autour d'elle et le voyait tel qu'il était, sans projection sur lui les couleurs éduquées dont tendent à le parer nos souhaits et nos espoirs.

Son premier soin, quand elle formait des professeurs, était de leur apprendre à voir.

— On vous a enseigné, disait-elle, à faire en sorte que l'enfant vous prête son attention. Maintenant, c'est à vous de l'observer.

« **Trop à faire.** » Petite fille, ma mère était la dernière de sa classe ; rien n'entraît dans sa tête. Puis, à dix ans, tout à coup, elle changea. En même temps qu'elle s'intéressait davantage à la religion, ce qui arrive assez couramment aux fillettes

de cet âge, naquit en elle le sentiment d'une tâche à accomplir.

Les parents s'aperçurent pour la première fois de cette transformation intérieure quand l'enfant contracta une grippe très grave. Le médecin laissait voir le plus inquiétant. Mais Maria rassura sa mère :

— Ce te tourmente pas, *mamma mia*, je ne vais pas mourir, j'ai trop à faire.

Après cela, elle prit la tête de sa classe. Le parent tentèrent de l'orienter vers l'enseignement la seule carrière qui, à l'époque, fût ouverte aux femmes. Elle refusa tout net ; elle était mis en tête de devenir ingénieur ! À 14 ans, elle suivait les cours d'une école technique de garçon. Au bout d'un an, elle bifurquait vers la biologie et finalement décidait de faire sa médecine.

— Impossible, lui déclara le professeur Guido Baccelli, doyen de la faculté de médecin de l'université de Rome.

Elle finit néanmoins par entrer à la Faculté, gagna une bourse et se procura le complément nécessaire pour équilibrer son budget en donnant des leçons particulières. Son père, qui désapprouvait totalement la voie qu'elle avait choisie, refusa pendant des années de lui adresser la parole. Elle fut à la Faculté de médecine, elle dut supporter bien des humiliations et bien des brimades. Mais elle conquiert son diplôme.

« **Cher idiots.** » Elle entra dans l'équipe de la clinique psychiatrique de l'Institut, où l'une de ses attributions consistait à visiter les asiles d'aliénés de la ville afin de choisir des sujets d'études. À cette époque, les enfants anormaux étaient classés parmi les fous et logés avec eux. Dans un asile, *La Dottoressa* (on l'appelait souvent ainsi) vit de malheureux enfants parqués dans une pièce amovible, comme des prisonniers.

— Regardez-le, dit avec dégoût la surveillante, quand ils ont fini de manger ils se jettent par terre comme de animaux pour ramasser les miettes.

La mère observa la scène attentivement. Avec de cri stridents, incohérent, le enfant tendaient leur main avides vers les minuscules morceaux de pain, qu'ils pétrissaient ensuite pour leur donner des formes diverses.

Cela fut une illumination. Les enfants, comprit-elle avaient faim non pas tant de nourriture qu'ils cherchaient maladroitement un contact avec le monde. Quelque obstacle force intérieure le poussait à développer leur corps, leur esprit, leur personnalité. Au lieu de l'isoler et de leur imposer des contraintes, il fallait les libérer. Mais comment les toucher ?

Le Dr Baccelli, devenu ministre italien de l'Instruction publique, invita Maria à faire une conférence sur l'éducation de l'élève d'élite.

ette conférence fut inaugurée dans le public un intérêt si vif que le ministre fonda une école expérimentale pour enfants anormaux et confia la direction au Dr Montessori.

— En fin de compte, lui dit-il en riant, vous êtes toujours femme et jardinière d'enfants !

« Mes chers idiots », c'est ainsi que ma mère désignait les enfants dans son journal. Toute la journée, de 8 heures du matin à 7 heures du soir elle s'occupait de ces petits êtres que la société avait abandonnés, jugeant leur cas désespéré. Elle observait, expérimentait, « attendait, disait-elle, la petite flamme d'intelligence que je voyais dans leur yeux ». Après deux ans de travail intensif, elle fit participer ces enfants à un examen, dans une école publique de type courant. « Mes chers idiots » montrèrent qu'ils réussissaient, après tout, n'était pas désespéré ; beaucoup répondirent comme des enfants normaux.

La nouvelle, quand elle fut publiée, fit sensation. Mais ma mère, avec un absolu détachement, vit la portée réelle de l'expérience : l'étonnant n'était pas que des enfants anormaux puissent obtenir de bons résultats, mais que des enfants normaux leur fussent de supérieurs.

Elle se mit à visiter des écoles publiques et découvrit qu'on faisait tout au monde pour décourager l'initiative, les banes sur lesquels on les faisait asseoir étaient si rap-

prochés de pupitres que les élèves devaient se plier en deux et se tortiller pour s'y glisser. Une fois coincés à leur place, ils ne pouvaient, pensait-on, faire autrement que d'écouter leurs professeurs. Obtenir qu'ils se tiennent tranquilles semblait le but suprême à atteindre ; le moindre mouvement était sévèrement puni.

— Tout notre idéal, dit-elle un jour à un groupe de maîtres et de fonctionnaires, est apparemment logé dans les fonds de culotte.

Les maisons d'enfants. Après avoir lancé l'école pour enfants anormaux, ma mère retourna à la Faculté, où elle fut, par la suite, nommée professeur d'anthropologie. Mais ce n'est seulement sept ans plus tard qu'elle découvrit l'œuvre qui devait orienter définitivement sa vie. Une opération immobilière, due à l'initiative privée, avait arraché à d'affranchis taudis un grand nombre de familles indigentes pour les reloger dans des appartements plus convenables.

Mais pendant que les parents étaient à leur travail et les aînés des enfants à l'école, les petits, le moins de six ans, se trouvaient livrés à eux-mêmes. On décida alors de créer un jardin d'enfants et on demanda au Dr Montessori d'en assumer la direction. Elle accepta immédiatement. Enfin, l'occasion longtemps attendue lui était offerte d'essayer sur des enfants normaux la théorie éducative.

Sa *Casa dei Bambini* (la Maison des Enfants) s'ouvrit à Rome dans le quartier pauvre de San Lorenzo. « Sixante enfants en larmes, effrayés, si sauvages qu'il était impossible de les faire parler ; des enfants abattus, mal tenus, pâles, sous-alimentés, qui avaient poussé dans un environnement sombre et taudis sans qu'il y eût rien de stimulant pour leur esprit », c'est ainsi que ma mère décrivait, après le premier jour passé en leur compagnie, le enfant dont elle avait la charge.

Au cours des deux années qui suivirent ces « petits vandales », comme ils appelaient un journaliste, devaient aider ma mère à révolutionner la pédagogie. Au lieu de leur imposer des règles arbitraires et de leur fourrer des faits dans la tête, elle chercha les moyens de libérer leur personnalité.

son premier soin fut de les civiliser, afin d'en faire des enfants libres. Elle exhortait en ces termes les professeurs :

— Faites-leur comprendre combien il est important de mener à bien une tâche, si minime soit-elle. Puis donnez-leur la liberté de choisir leur activité et de s'y adonner aussi longtemps qu'ils le désirent.

Le enfant montessorien apprenait à se mouvoir sans bruit, à se laver les mains, à cirer leur souliers, à attacher les lacets, à boucler leur ceinture et à servir de l'eau et du lait sans en renverser. « La confiance en soi et la maîtrise de soi », écrivait-elle, sont les signes ex-

terieurs d'un bon équilibre intérieur. »

Montessori a fait observer un jour, avec admiration, que les enfants formés selon l'esprit Montessori ne risquent guère d'embrasser l'antichambre du psychanalyste.

Instrument nouveaux. C'est par le canal de sens qu'un enfant développe son intelligence, stimulant sa mère. Aussi créait-elle tout un matériel didactique destiné à permettre à l'esprit de l'enfant de percevoir une notion grâce à l'expérience directe sur des objets tangibles. On manipulait de tablettes identiques, peintes de couleurs différentes. L'enfant apprend à graduer les couleurs, de la plus claire à la plus foncée. En triant des clochettes d'apparence absolument semblables mais qui produisent un son différent, il découvre la gamme de son musical, et la notion d'échelle des sons se forme d'elle-même dans son esprit. (La plupart des jeux éducatifs en usage aujourd'hui sont inspirés par ce matériel didactique que ma mère créa voilà plus de 50 ans.)

« Je sais écrire ! » Selon sa mère, il n'était jamais trop tôt pour commencer à faire palper à un enfant des lettres découpées dans du papier de verre, l'une de ces nombreuses inventions. Un jour un garçon qui se bécotait avec un crayon écrivait « mano » (main). Il cria à tue-tête :

— Je sais écrire ! Je sais écrire !
Surpris et enthousiastes, enfants

et professeur firent cercle autour de lui. Puis, un à un, plusieurs autres élèves se mirent à l'imiter et crièrent :

— Moi aussi ! Moi aussi !

Personne ne le leur avait appris. Tout le rôle de ma mère s'était borné à mettre l'enfant dans une ambiance, conçue spécialement à son intention, dans laquelle il pouvait faire ses découvertes et acquérir certaines notions par expérience.

A la Casa dei Bambini, les enfants apprenaient à écrire quatre à cinq mois avant d'apprendre à lire. Un jour, dans une classe de petits qui avaient commencé à lire un peu, ma mère écrivit au tableau noir : « Si vous savez lire ceci, venez m'embrasser. » Plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'inscription provoquât aucun réaction.

— Ils pensaient, raconte-t-elle, que j'avais écrit sur le tableau noir pour m'amuser, exactement comme ils le faisaient. Enfin, le quatrième jour, une toute petite bonne femme, haute comme trois pommes, vint à moi, dit : « *Eccomi* » (Me voici) et m'embrassa. A l'âge de quatre ou cinq ans, la plupart des enfants de la Casa dei Bambini savaient lire et écrire.

Cette école révéla encore autre chose : ce n'est pas l'espoir d'une récompense ni la crainte d'une punition qui guide et stimule l'enfant, mais la simple satisfaction du travail accompli. Les enfants avaient toute latitude de faire ce vers quoi

les poussaient leurs aspirations, et leur plus grande récompense était de parvenir à l'étape suivante.

La guerre. Au cours des années qui suivirent la publication du premier livre de ma mère, *La Méthode Montessori*, en 1912, ses principes pédagogiques applicables aux très jeunes enfants furent adoptés par de nombreuses écoles en Europe et aux États-Unis. Plus tard, avec la montée du totalitarisme, ils firent l'objet d'attaques multiples.

En Allemagne et en Autriche, les nazis brûlèrent ma mère en effigie sur des bûchers faits de ses livres. Quant à Mussolini, il essaya d'exploiter sa renommée, puis il lui devint hostile quand elle refusa de servir à propagande. Les écoles et les instituts qu'elle avait fondés furent fermés par ordre du gouvernement.

— Mario, dit-elle, Dieu a pris là l'unique moyen de nous faire comprendre que nous avons suffisamment travaillé ici et qu'il a besoin de nous ailleurs.

Et, à l'âge de 64 ans, ma mère quitta l'Italie pour établir à Barcelone son nouveau quartier général.

Quand éclata la guerre civile espagnole, je me trouvai à Londres, et ma mère était seule dans notre maison de Barcelone avec trois de mes enfants. Des camions remplis de républicains sillonnaient les rues, arrêtant tous ceux qui étaient suspects de sympathie pour Franco. L'opinion était très montée contre les catholiques, et le fait d'être de

nationalité italienne aggravait encore le choc. Un jour, un camion s'arrêta devant notre porte. Les militaires armés qui l'occupaient regardèrent avec indifférence la maison. Mon fils aîné me raconta ensuite que ma mère s'éloigna de la fenêtre et rambla les enfants autour d'elle.

— Tout le monde, dit-elle au si tranquillement qu'il m'avait expliqué le tremblement de terre, doit mourir un jour. Mais la mort, pour certains, vient plus tôt que pour d'autres. Nous allons maintenant prier Dieu afin qu'il nous guide partout où nous irons.

Un jour, on entendit le bruit d'un camion qui s'éloignait. Mon fils descendit au rez-de-chaussée et, précautionneusement, jeta un coup d'œil par la porte d'entrée. Les hommes étaient partis, mais ils avaient laissé un écriteau sur lequel on pouvait lire en lettres rouges : « Respectez cette maison, elle appartient à une amie des enfants. » En guise de signature, on voyait l'emblème communiste : le marteau et la faucille.

Dans toute la période, l'un après l'autre, la guerre amena la fermeture des écoles Montessori. Après s'être évadée d'Espagne sur une canonnière anglaise, ma mère s'installa à Amsterdam. Un appel nous parvint de l'Inde, et nous nous rendîmes pour former des professeurs. Pendant que nous étions là-bas, l'Italie entra en guerre. On s'attendait à ce que nous soyons considérés comme ennemis nous

mêmes internés, mais ma mère continua à enseigner.

On nous demanda au Ghana, après la guerre, âgée de plus de 70 ans, elle revint en Europe. Plusieurs fois de plus, sa méthode donna naissance à un immense succès, et les écoles ou centres Montessori prirent un nouvel essor. Ma mère continuait à lire et à écrire beaucoup de temps. Nous habitons une maison au bord de la mer, à Noordwijk aan Zee en Hollande, dans la région des tulipes.

Un jour de mai, je découvrais une fleur devant une fenêtre donnant sur les champs de tulipes et la mer. Je lui dis que j'ai fait la connaissance d'un fonctionnaire du Ghana, pays qui allait accéder à l'indépendance et qui avait grand besoin d'école. On nous demandait à ma mère et à moi, d'aller là-bas pour aider à la formation des professeurs.

— Il y a des enfants qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux, répondit ma mère. Ce sont bien ces pauvres petits Africains. Bien sûr qu'il faut y aller.

Je lui rappelai la chaleur, les conditions de vie difficiles dans un pays primitif. Elle avait tout de même 81 ans.

— Je vois ça : tu ne vas pas que j'y aille, dit-elle d'un ton gentiment réprobateur. Préfère-toi qu'un beau jour j'y ne parte sans toi.

— Oh ! tu peux bien aller où tu voudras, je trouverai toujours moyen de te suivre, lui répondit-

je comm j'avai fait, petit gar on. mère était morte. Elle erait allée
Je quittai la chambr ' pour cher- au Ghana, assurément, ou en n'im-
cher dans un atlas un ' carte de port ' quel autre lieu où de enfant
l'Afrique. Quand je revins, ma pouvaient avoir besoin d'elle.